

ENTRETIEN

IANNIS XENAKIS

Invité d'honneur du Festival de Lille. Du 11 octobre au 25 novembre.
Ren.: 20.42.09.77 et 20.30.81.00. (voir p. 17).

LES PAYS DE L'ÉTRANGER

Son nom signifie «doux étranger». Mais Iannis Xenakis, lui, se dit de partout. Dégustant toutes sortes de plats au banquet de toutes les musiques. Préférant le monde des sciences et des technologies à l'archaïsme des conservatoires.

Un bâtisseur de son. Un ingénieur de la musique. Un compositeur autour de qui rayonnent comme des constellations la sphère des sciences, des utopies et de l'inouï. Iannis Xenakis est un musicien. Un mathématicien. Un architecte. Fou de poésie, passionné d'astrophysique et d'informatique; voyageant à perdre haleine entre Orient et Occident, tradition et modernité, passé et futur...

Sans sécheresse technicienne. La musique de Xenakis se gorge d'innocence et de beauté. Il faut la recevoir avec la même disponibilité qui nous fait aimer le chant de la pluie ou le fracas des orages, un rythme venu d'Afrique ou un chant de revendication: Métastasis et ses noires trainées orchestrales (1954), Terretekhtorh (1966) pour orchestre éparpillé dans le public; l'austère Nomos Alpha pour violoncelle seul (1966); la troublante Oresteia, pour chœur (1966), lourde d'angoisse et d'émotions archaïques... Et Pithoprakta, Achorriopsis, Persephassa, Gmeeoorh et Khooï; toutes ces œuvres dont l'énoncé pur est déjà une invitation au voyage...

Voyage... Sans doute le maître mot d'Iannis Xenakis. Son nom ne signifie-t-il pas «doux étranger»? C'est vrai qu'il est étranger, ce Grec né en Roumanie qui lutta contre les Italiens puis les Anglais avant d'émigrer en France en 1947; cet ingénieur-architecte autodidacte, assistant de Le Corbusier et franc-tireur de la musique, qui rêva longtemps d'utopies architecturales et de révolutions sonores?

Voici quelques fragments d'un entretien. La lumière de sa retraite rappelait certaine atmosphère d'un couvent méditerranéen. Tout autour, des bouquins, un piano, des piles de dossiers, des revues: le fouillis organisé d'un penseur qui passe d'un texte zen à un article sur les trous noirs... Et puis ce verbe précis, ironique, passionné, et sa formidable présence, aussi impressionnante que sa musique.

– Vous vous définissez comme «pêcheur-paysan-musicien»...

– Pêcheur, oui: pour l'amour de la Méditerranée ou de l'Océan et pour la prise de risques, l'âpreté et la simplicité de vie que cela comporte. Paysan, peut-être. Mais enchaîné à une nature très vaste, pas à son petit lopin, car je ne suis pas sédentaire. Je suis un

être de voyage, un éternel émigré...

– Mais vous avez bien des racines! La Grèce?

– C'est effectivement ma nationalité. Mais musicalement, je ne suis de nulle part ou de partout. J'ai mangé à toutes sortes de plats, ou banquet de toutes les musiques: j'écoute du folklore, des compositions sérielles, de la musique balinaise ou japonaise... Je ne suis pas plus grec que Stockhausen n'est allemand ou Boulez français.

J'essaie de penser comme ces chercheurs qui ont «inventé» au siècle dernier la langue indo-européenne --- ce tronc commun parlé de l'Inde jusqu'à l'Europe du Nord, il y a plus de six mille ans. Comme si [77] chaque création dans son unicité et sa diversité renvoyait à des racines communes.

– Quelles musiques vous ont le plus influencé?

– Il faut remonter à mes souvenirs d'enfance. Quand j'étais en Roumanie, j'écoutais souvent la radio. Je me souviens d'une intégrale des Quatuors à cordes de Beethoven, dont j'ai pris de plein fouet l'impact et l'émotion, sans comprendre. Ma culture musicale était pourtant nulle; un peu de piano et une attirance pour la musique «savante», qui tranchait avec la musique folklorique ou religieuse qu'on entendait à l'époque.

L'autre choc de ma vie, je l'ai connu quelques années plus tard au lycée. Je déambulais dans un couloir, seul, un peu désœuvré. À travers une porte close quelques bribes d'une symphonie me sont parvenues: quatre accords, comme un appel. Je venais d'être initié à la Cinquième de Beethoven...

Et puis, pendant l'Occupation, j'ai découvert la musique française. Dans mon réseau (1) il y avait un jeune pianiste, de dix-neuf ans, une sorte d'original qui connaissait l'oeuvre de Bartok par coeur, qui m'a souvent joué du Ravel ou du Debussy. En écoutant ces oeuvres, je me suis dit: voilà la musique de ma mémoire, de ma culture; voilà la couleur, la substance, la forme, les harmonies qui traversent les grandes oeuvres antiques de notre civilisation --- les poèmes de Sapho, les dialogues de Platon ou les tragédies de Sophocle que j'étais en train de lire...

– Quel rapport entre Ravel et la pensée grecque?

– Je ne sais pas. Une intuition, une certitude, dont je ne veux pas gâcher le plaisir en l'analysant. Toutes ces musiques ont été à l'origine de ma vocation de compositeur. Je me suis remis au piano. J'ai fait des classes de composition en apprenant par exemple consciencieusement toutes les lignes du Requiem de Mozart par coeur. Totalement inutile, direz-vous: mais mes professeurs paraissaient contents.

À mon arrivée en France, j'ai cherché un maître digne de ce nom.

Nadia Boulanger m'a dit que j'étais trop vieux et qu'elle était trop vieille. Puis j'ai rencontré la personnalité formidable et tolérante d'Olivier Messiaen qui m'a donné ce seul beau conseil: «Écoutez, travaillez et réfléchissez!»

Alors, j'ai écouté. Toute la musique que l'on jouait à la fin des années quarante: la musique concrète et ses sonorités inouïes --- où je retrouvais les bruits et les sons du vent, des vagues, le fracas de la nature et les rumeurs de civilisation, tous les sons que j'aime écouter comme si c'était de la musique. Et puis j'allais au concert de Scherchen quand il répétait Les Troyens de Berlioz, avec ses sandales, sa petite gabardine et son incroyable béret, à ceux de Yehudi Menuhin... À cette époque, j'ai aussi beaucoup écouté en disque la musique d'Asie, de Java, Bali, la Thaïlande, ou la musique africaine... Je me sentais chez moi, dans ce brassage de culture.

– Pourquoi?

– Je ne sais pas. Parce que je me sens tolérant, ouvert, disponible. Peut-être parce que je n'ai pas eu mon goût formé, déformé plutôt par des pédagogues plus ou moins bien intentionnés. Parce que je n'ai pas appris le piano avec la Méthode rose sous la menace de sévères coups sur les doigts si je n'annonçais pas mon petit morceau...

– Vous n'aimez pas beaucoup l'enseignement, ni les conservatoires!

– Ces endroits sont nuls. Archaïques. Ils appartiennent au siècle dernier. Les élèves n'apprennent pas ce qu'ils devraient apprendre: la nature du son, sa décomposition, sa fabrication, sa synthèse; un savoir qui ouvre sur toutes les grandes disciplines de l'esprit humain, la physique, les mathématiques, l'histoire des techniques et les technologies de pointes. Non. Comme le nom l'indique, ils «conservent», la nostalgie d'un passé et d'une prétendue culture romantisée à l'excès. Son but n'est pas de remettre en cause mais de reproduire à l'infini...

En fait, il faudrait créer des lieux neufs où le savoir serait redistribué entre mathématiques, physique, biologie, astrophysique, etc. Parce que ces disciplines sont régies par les mêmes lois qui président à la composition musicale...

– Lesquelles ?

– C'est trop compliqué à expliquer en quelques phrases. Disons que la genèse d'une pièce de musique obéit sensiblement au même enchaînement qui préside à la formation d'une étoile; ou à la création d'une cellule. Avec la musique, je me sens près de la création du monde et l'origine de la vie...

– De Dieu?

– Vous voulez rire! La composition nous ramène à notre triste condition d'homme impuissant.

– Mais alors, pourquoi écrivez-vous?

– Parce que créer c'est survivre. L'histoire des civilisations et l'histoire des sciences nous apprennent qu'une société est condamnée à innover, à chercher sans cesse pour éviter de sombrer dans la décadence et dans la mort. Et puis l'inconnu m'attire. L'inouï, ce que l'on a pas encore entendu. Une oeuvre musicale suspendue dans le vide, dans un univers vaste et obscur: toute notre grandeur et notre petitesse réside dans la quête de cette petite étincelle...

Propos recueillis par XAVIER LACAVALERIE

(1) Xénakis entra dans la Résistance contre l'occupation italienne. Puis anglaise. En «communiste platonique épris de justice et de raison». Dans la mêlée, il ramassa un obus qui lui pulvérise la moitié du visage...

IANNIS XENAKIS A LILLE

Iannis Xenakis est l'invité d'honneur du Festival de Lille (11 octobre-25 novembre). Un festival --- tout un symbole --- appelé: «Orient/Occident», du nom précisément d'une composition de Xenakis, comme une promesse d'ouverture vers les musiques du Levant...

Du compositeur on pourra entendre en création française Ata pour orchestre, par l'ONF dir. Michiyo Inoué (le 12, Théâtre Sébasto); Naoma, Rebonds, Khoai et Komboï par deux orfèvres du Grand Oeuvre de Xénakis: Elisabeth Chojnacka (clavecin) et Sylvio Gualda aux percussions (le 21, Hospice Comtesse); un concert promenade Unariade pour cent arcs de bambous et l'UPIC (le 26, 16h, Hospice Comtesse); le foudroyant Oresteia sous la direction de Michel Tabachnik (le 23, 20h30, Palais des Congrès) ; Ikhoor, Akéa et Tetras, par le Quatuor Arditti et Claude Helffer au piano (le 26, 20h30, Hospice Comtesse). Et sa présence traverse tout le programme, du couchant européen au levant oriental, avec le bleu de la Méditerranée et l'aveuglante clarté de la Corse... Rens.: 20-42-09-77 et 20-30-81-00.

%

% Corrections

%

[76] Gmeehor -> Gmeeoorh

[76] Payson -> Paysan